

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XXIV

— Jo n'en sais rien, mais peu importe... Admettez que le

notaire soit dépositaire d'un secret, car c'est un secret que Robert Vallerand cachait depuis dix-huit années ! Vous figurez-vous qu'il ira trahir ce secret sur la simple réquisition d'une inconnue. Jamais de la vie ! Sait-il seulement que l'enfant existe ? J'en doute beaucoup... et, s'il le sait, sait-il où elle est ? Je ne le crois pas... Son rôle en tout ceci me paraît se réduire à très peu de chose. Il est dépositaire d'un paquet cacheté renfermant des papiers qu'il doit remettre sur la présentation d'une lettre de feu Vallerand... Je parierais volontiers qu'il ignore ce que contient le paquet. Donc votre belle-sœur étant hors d'état de présenter la lettre, il ne lui répondra rien, le devoir professionnel l'y oblige.

Nous arriverons d'ailleurs avant elle...

— Mais si elle nous précédait ?

— Nous n'en agirions pas moins sans crainte...

— La démarche de Marguerite pourrait le mettre en défiance et lui suggérer des questions embarrassantes...

— Nous songerons à cela quand il en sera temps... Le plus pressé, c'est de supprimer correctement les deux femmes et d'avoir la lettre. Je vous le répète, ayez confiance...

— Hâtez-vous d'agir... murmura Pascal d'une voix sourde. Si l'héritage que vous me promettez se fait attendre, il arrivera trop tard...

Léopold jeta sur son cousin un regard pénétrant, aspira une ample bouffée de fumée, la rejeta par les narines et demanda :

— C'est donc si pressé que ça ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui cloche à Paris ?

— Tout s'effondre... Je suis à deux pas de la ruine et du déshonneur...

— Le déshonneur ! un grand mot... des bêtises ! La ruine c'est plus sérieux... Il est vrai que les deux s'enchaînent. Expliquez moi quelle complication nouvelle survient dans vos affaires...

— Puis-je avoir en vous une confiance illimitée ?

— Sapristi ! répliqua Léopold en riant. Il me semble qu'en l'état de notre collaboration active vous auriez mauvaise grâce à me marchander votre confiance !

— Oui, c'est vrai... fit l'entrepreneur, je me suis livré pieds et poings liés à vous que je ne connaissais pas...

— Vous m'avez apprécié du premier coup d'œil, ce qui fait l'éloge

de votre jugeotte, et vous aurez tout lieu de vous en féliciter. Donc ne faite point de manière avec moi, et déboutonnez-vous carrément ! Qu'est-ce qui vous chiffonne, et pourquoi cette physionomie de l'autre monde ?...

— J'ai, commença lentement Pascal en pesant ses mots, j'a



V. CASSAN

... pour qu'un de nos clients demanda le patron.

un créancier dont la mort est imminente... D'après les termes de convention intervenus entre cet homme et moi, la somme considérable qu'il m'a prêtée devra être remboursée à son héritière huit jours après son décès... or, s'il s'éteint avant que la fortune de Robert Vallerand soit dans mes mains, je serai perdu sans ressources... Comprenez vous ?

— Parfaitement... Quelle somme devez-vous à ce créancier ?

— Un million, plus les intérêts d'une année...

— Et l'héritier n'accepterait pas une transaction, un atermoiement ?

— Non... Cet héritier est une jeune fille qui, forte de son droit, se montrerait inexorable, j'en ai la certitude...

— Les femmes n'entendent rien aux affaires. Quant on leur doit de l'argent elles veulent être payées... fichue engeance !! Le nom du créancier ?

— Le comte de Terrys...

— L'héritière ?

— Sa fille unique... J'avais trouvé un biais pour éviter ce remboursement à bref délai : marier mon fils avec Honorine de Terrys pendant que le comte vit encore...

— Très ingénieux ! fit Léopold.

— Mais, poursuivit Pascal Lantier, le mariage n'était possible qu'à la condition que mon fils possédât, ou tout au moins dût posséder dans l'avenir, une fortune égale à la fortune de mademoiselle de Terrys... Je comptais sur ma belle-sœur... J'avais fait le voyage de Romilly afin de lui demander d'assurer par contra un million à son neveu qu'elle paraît aimer beaucoup...

— Mais, interrompit Léopold, votre belle-sœur vous a répandu par un refus net et carré... Sachant sa fille vivante, elle n'existe plus que pour elle et veut lui conserver sa fortune intacte.

— C'est cela même...

— Le comte de Terrys est condamné ?

— Sans appel... Il s'éteindra d'un moment à l'autre... Depuis cinq ans tout serait fini s'il ne soutenait sa vie au moyen d'un remède étrange, inconnu des médecins...

— Quel est ce remède ?...

— M. de Terrys a voyagé beaucoup... C'est aux Indes qu'il a contracté le germe de cette maladie, et c'est des Indes qu'il a rapporté je ne sais quel poison mystérieux devenu l'antidote de son mal.

— Je demande une explication plus complète... fit Léopold fort intrigué.

Pascal raconta en détail à son complice ce que lui avait confié le père d'Honorine au sujet de la poudre de crotale dont il s'administrerait depuis plusieurs années des doses minuscules. Il ajouta le récit de la scène effrayante à laquelle il avait assisté après l'absorption d'une de ces doses.

L'attention du ci-devant réclusionnaire devenait très intense.

— Ah ça, cet homme fait de son corps un bocal de poison ! s'écria-t-il après avoir écouté jusqu'au bout.

— Sans doute, mais ce poison le sauve...

— Où est la preuve ? Je vois là une situation à exploiter à votre profit, par conséquent au nôtre... s'écria le misérable dont les yeux étincelaient.

— Je ne vous comprends pas... murmura l'entrepreneur.

— C'est en secret, venez-vous de me dire, que le comte prend la poudre de crotale ?

— Oui... Je suis le seul à connaître ce traitement...

— Et vous ne comprenez pas quel parti nous pouvons tirer de la connaissance d'un pareil secret ?...

Pascal secoua la tête. Léopold poursuivit :

— Supposez qu'une lettre anonyme adressée au procureur de la république accuse la fille d'avoir empoisonné son père... On fait l'autopsie du cadavre... on le trouve gorgé de poison. Mademoiselle de Terrys est arrêtée, jugée, condamnée, et, avant que les tribunaux aient nommé un administrateur judiciaire de ses biens, vous êtes en mesure de payer la somme que vous devez à la succession... Est-ce clair ?

L'entrepreneur, devenu livide, écoutait en frissonnant.

— Ma parole, on croirait que ça vous épouvante ! continua Léopold d'un ton railleur. Le proverbe qui dit : « Aux grands maux les grands remèdes ! » est cependant plein de bon sens...

— Je n'ai pas peur, répliqua Pascal, agité d'un tremblement nerveux qui démentait ses paroles, mais j'ai moi-même rendu impossible l'accusation dont vous parlez...

— Comment cela ?

— L'idée m'était venue comme à vous qu'on pourrait soupçonner quelqu'un d'empoisonnement... J'ai appelé sur ce sujet l'attention du comte...

— Ah ! niais ! triple niais ! murmura Léopold assez haut pour être entendu de son complice.

Loin de se fâcher de l'épithète, ce dernier répéta :

— Oui, niais ! triple niais ! Vous avez bien raison ! J'ai cité à M. de Terrys un exemple qui a produit sur lui une impression profonde, et, dans la crainte que quelqu'un de ceux qui l'entourent fût accusé après sa mort, il a résolu d'ajouter au manuscrit de ses souvenirs, rédigés jour par jour, une relation de sa maladie et du traitement par lequel il la combat.

— Il a écrit cela devant vous ?

— Non, mais il a dû l'écrire le soir même.

— Vous pouvez vous vanter de lui avoir donné là une fameuse idée ! s'écria l'ex-réclusionnaire avec rage.

Pascal baissa la tête humblement et ne répliqua point.

— Ces « Souvenirs » dont vous parlez sont-ils connus de mademoiselle de Terrys, reprit Léopold après un silence.

— Non... Elle ne les connaîtra qu'après la mort du comte

— Où les place-t-il ?

— Dans le tiroir d'un meuble de son cabinet de travail.

— Tiroir fermé à clef ?

— Oui, soigneusement.

— Que fait-il de la clef ?

— Il la porte suspendue à un trousseau dont il ne se sépare jamais...

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Savez-vous ce que contient le tiroir où se trouvent les « Souvenirs ? »

— D'autres papiers importants, des titres de fortune. La boîte de cristal renfermant la poudre de crotale est dans le tiroir au-dessous...

— Il nous faut ces papiers... il nous faut le manuscrit... il nous faut cette boîte ! fit Léopold avec une animation fébrile : il faut enfin que nous n'ayons rien à craindre de mademoiselle de Terrys, et qu'elle ait tout à redouter de nous !...

— Hélas ! c'est impossible... balbutia Pascal.

— Allons donc ! « Impossible est un mot stupide, inventé par des imbéciles !! Pour les hommes intelligents, et j'en suis !... il n'existe pas !!

— Que voulez-vous faire ?

— Vous prouver que je serai pour vous le plus utile des

alliés, et m'attacher à votre fortune comme si elle était la mienne ! Le comte peut s'éteindre d'un moment à l'autre, m'avez-vous dit ?...

— C'est ma conviction...

— Donc il importe que nous soyons à Paris le plus tôt possible, en prévision de cette éventualité...

— Mais la fille de Robert Valleraud vous retient à Maison-Rouge...

— Elle ne m'y retiendra plus longtemps... J'ai trouvé le moyen de l'éloigner d'ici...

— Seule ?

— Oui.

— Et sa compagne, Ursule Sollier ?

— Son tour viendra... Il s'agit d'éloigner l'enfant d'abord...

— Et vous avez le prétexte ?

— Je crois l'avoir... Une conversation que j'ai surprise à l'hôtel, à Troyes, entre la jeune fille et sa gouvernante, me permet de dresser mes batteries... Il saute aux yeux que la petite sait à merveille qu'un mystère entoure sa naissance et comprend qu'on s'obstine à lui cacher quelque chose... L'amour filial existe dans son cœur, à l'état platonique il est vrai, mais très exalté... Je l'ai entendue réclamer le nom de sa mère d'une façon vraiment touchante, et supplier de lui apprendre si sa mère est morte ou vivante, avec des accents à vous tirer les larmes des yeux ! C'est sur ce terrain que je marcherai... Je ferai vibrer cette corde... La petite, isolée en ce monde et désespérée de son isolement, appelle la famille qu'elle sent vivante et qu'on lui cache. Elle se défie de l'ombre épaissie autour d'elle à dessein, elle se défie même d'Ursule Sollier, j'en ferai la gageure. L'accident arrivé à la mandataire de feu votre oncle, et le retard qui résulte de cet accident, augmentent le désir de la demoiselle de connaître ce qu'on lui cache et d'arriver à Paris où elle espère qu'un coin du voile sera soulevé... Elle croit fermement que sa mère existe, et la pensée de tomber dans ses bras l'affole... Il s'agit d'exploiter l'amour filial...

— Croyez-vous réussir ?

— Je ne réponds de rien, mais j'ai grand espoir...

— Quel doit être mon rôle ?

— Complètement nul jusqu'à nouvel ordre.

— Je puis retourner à Paris ?

— Demain matin, par le premier train, si bon vous semble.

Vous sortirez de chez vous le moins possible, et vous vous tiendrez prêt à tout événement, car je puis avoir besoin de vous d'une heure à l'autre.

— Bien...

— Il me faut de l'argent...

— Déjà !! fit Pascal d'un ton piteux. Mais la somme que je vous avais remise...

— Vaporisée... répliqua Léopold en riant. La vie est chère dans les hôtels, et je ne me refuse rien... D'ailleurs, si vous trouvez que je vous coûte trop cher, arrêtons les frais et tirez-vous d'affaire sans moi...

Cette perspective ne souriait point à l'entrepreneur.

— Combien voulez-vous ? demanda-t-il.

— Ce dont vous pourrez disposer.

Pascal tira de son portefeuille deux billets de mille francs et, non sans pousser en gros soupir, les tendit à son complice.

Ce dernier les glissa dans sa poche avec désinvolture et dit :

— Me voilà lesté pour quelques jours... Il est tard... Je vais me mettre au lit et dormir, et je vous engage à en faire autant.

Pascal quitta son fauteuil.

— Je partirai demain de bonne heure... dit-il, avez-vous quelques recommandations à m'adresser ?

— J'ai une question à vous faire... répliqua Léopold.

— Laquelle ?

— Vous avez des chevaux ?

— Trois.

— Et des voitures ?

— Deux... Un coupé neuf dont je me sers rarement, et un autre qui roule sans cesse...

— Est-il possible de se servir d'un de ces chevaux et d'une de ces voitures à l'insu de votre cocher ?...

— Sans doute, à la condition d'éloigner celui-ci, sous un prétexte quelconque, facile à trouver...

— C'est tout ce que je voulais savoir... Bonsoir et bonne nuit... Ah ! un mot encore... Demain matin frappez à ma porte avant de partir, s'il vous plaît... J'aurai quelque chose à vous remettre.

— Je n'y manquerai pas...

Pascal Lantier rentra chez lui et se mit au lit, le cerveau hanté par une myriade de pensées noires.

Léopold, lui, ne se coucha pas tout de suite. Il ouvrit un vieux secrétaire faisant partie du mobilier de sa chambre, y prit un encrier, un cahier de papier à lettres, des enveloppes, une plume de fer munie de sa hampe, et écrivit une lettre assez longue, sans se donner la peine de modifier son écriture.

Cette lettre terminée et portant en guise de signature ces mots : — « Un ami de votre mère, » il la plia et la glissa dans une enveloppe sur laquelle il traça l'adresse suivante :

« MADemoiselle RENÉE, HOTEL DE LA GARE, A MAISON-ROUGE. PERSONNELLE. »

Ce dernier mot en gros caractères et souligné trois fois. Le misérable mit la lettre dans le secrétaire qu'il referma, et songea seulement alors à prendre un peu de repos.

Le premier train pour Paris passait à Maison-Rouge à six heures et trente-trois minutes du matin. A six heures précises Pascal Lantier frappait à la porte de son complice. Celui-ci sauta lestement en bas du lit et alla ouvrir.

— Je pars... lui dit l'entrepreneur.

Léopold fit basculer la tablette du secrétaire, tira de ce meuble la lettre écrite la veille au soir et la tendit à Pascal.

— Dès votre arrivée à Paris, fit-il, mettez cette enveloppe à la boîte de la gare même... Rien autre chose à vous recommander...

Pascal regarda la souscription.

— A elle ! ! murmura-t-il avec un geste de surprise.

— Pas d'étonnement, pas de conjectures, et surtout pas de questions... reprit Léopold. Partez vite afin de ne point manquer le train, attendez-vous à me voir tomber à l'improviste chez vous...

— A bientôt, alors...

— A bientôt... et bon espoir...

Après l'échange de ces quelques mots l'évadé referma la porte et se remit au lit.

A six heures et trente-cinq minutes l'entrepreneur, plein de confiance dans le diabolique génie du prétendu Valta, montait en wagon, arrivait à Paris à neuf heures seize minutes, et jetait dans la boîte de la gare la lettre adressée à Renée.

XXVI

Retournons à Maison-Rouge. Dix heures du matin sonaient. La fille de Marguerite, occupant une chambre contiguë à celle d'Ursule Sollier, et levée depuis longtemps déjà, vint chercher des nouvelles de sa compagne.

Le visage pâle de Renée portait les traces d'une nuit d'insomnie presque complète. Une pensée douloureuse mettait une ombre sur son front. L'enfant souffrait d'une incertitude dont elle entrevoyait à peine le terme... Elle maudissait l'accident qui la clouait dans une auberge de petite ville, quand toutes ses pensées s'envolaient vers Paris.

À Paris, en effet, elle devait tout apprendre ; — à Paris elle saurait si sa mère était vivante encore ; à Paris son avenir se déciderait.

— Comment allez-vous ce matin, madame ? demanda-t-elle à Ursule.

— Hélas, chère enfant, répondit la malade, le médecin seul pourrait vous le dire... Je me sens mieux, mais j'ignore quand je pourrai faire usage de ma jambe... Dieu sait pourtant que j'ai hâte de voir cesser pour vous les angoisses de l'attente, et de vous rendre un calme qui vous manque...

— Il est certain, murmura la jeune fille, que j'ai soif d'arriver au terme du voyage et de savoir enfin qui je suis...

— Encore un peu de patience, mignonne...

— Je m'efforce d'en avoir, mais je n'y parviens guère... Ma fièvre d'incertitude augmente de jour en jour et d'heure en heure... Il me semble que Dieu refuse de me protéger, et que ce entre le but et nous des obstacles de mauvais augure...

— Chère Renée, dit vivement Ursule, ne redoublez pas mon chagrin en me parlant ainsi !... Hélas ! c'est de moi que vient l'obstacle... Je suis déjà bien assez malheureuse d'entraver involontairement la réalisation de vos espérances !

La fille de Marguerite s'était assise au chevet de la malade. Le front baissé, songeuse et sombre, elle garda le silence pendant quelques minutes ; puis tout à coup, relevant vivement la tête, elle s'écria avec un accent de résolution :

— Mais enfin, je ne suis plus une enfant : l'intelligence ne me manque point ; je sais parler, raisonner et comprendre ; je suis assez forte, assez courageuse, assez femme, pour continuer et achever seule ce voyage qu'un fatal accident retarde...

Ursule tressaillit en entendant Renée parler ainsi.

— Y pensez-vous mignonne ? fit-elle avec stupeur.

— Certes, j'y pense ! J'y pense sans cesse...

— Avez-vous supposé que je vous laisserais aller seule à Paris ?

— Pourquoi non ?

— J'ai reçu mission de vous y conduire, vous le savez...

— Je le sais et, si j'ai bien compris, je dois remettre à un notaire une lettre que vous possédez, et qui passera de vos mains dans les miennes au seuil du cabinet de ce notaire...

— Vous avez bien compris...

— Il n'y a rien là, ce me semble, que de très simple et de très facile à mener à bonne fin... Qui vous empêche de me donner tout de suite la lettre en question ?... J'irai à Paris... Je porterai la lettre à l'homme d'affaires à qui elle est destinée... Je recevrai en échange un paquet cacheté renfermant l'explication du mystère qui m'entoure et qui m'opprime ; je reviendrai ici, et c'est en votre présence seulement que j'ouvrirai ce paquet... J'en prends l'engagement formel.

— C'est impossible... répliqua madame Sollier.

— Impossible, dites-vous ! Encore une fois, pourquoi ? Vous tenez à accomplir votre mission jusqu'au bout et à veiller sur moi, je le comprends et je vous en remercie, mais n'est-il pas des circonstances où le respect de la consigne doit céder aux faits qui s'imposent ?... Quel danger puis-je courir dans un voyage si court ?... Deux ou trois heures pour aller à Paris... En arrivant je prendrai une voiture qui me conduira chez le notaire et me ramènera au chemin de fer... Deux ou trois heures pour revenir ici... Tout peut être fait en un jour...

— Vos raisons sont peut-être bonnes, chère enfant, répondit Ursule, je ne les discuterai point, mais je ne vous permettrai pas de vous séparer de moi... Je n'ai pas le droit de le permettre... J'ai juré !...

— A qui ?

— A celui que nous pleurons... à M. Robert votre ami...

— M. Robert était un ami... Le meilleur des amis... je le regretterai toute ma vie... mais il n'était pas mon père et le serment que vous lui avez fait ne m'engage point...

— Renée, ce que vous dites est mal !... Prenez garde à l'in gratitude...

— Je ne suis pas ingrate... interrompit la jeune fille avec animation. Mais comprenez donc, je vous en supplie, que votre obstination me brise... L'angoisse me tuera si notre séjour ici doit se prolonger... Je suis sûre que ma mère existe, et je veux embrasser ma mère !...

— Calmez-vous, mignonne, je vous en conjure, et résignez-vous ! Je ne puis transiger avec ma conscience !... Je ne puis accepter la responsabilité des périls auxquels vous seriez peut-être exposée sans moi !... Vous n'irez pas seule à Paris...

— Des périls ! répéta vivement Renée. Quels périls ? Personne au monde ne connaît mon existence... Qui donc serait dangereux pour moi ? Qui donc aurait un intérêt à me nuire, à m'empêcher de retrouver ma mère ? Ah ! tenez, vous me rendez folle ! Les périls dont vous parlez sont imaginaires, vous le savez aussi bien que moi, et vous les inventez je ne sais dans quel but ! L'engagement pris par vous avec M. Robert n'est qu'un prétexte, cela saute aux yeux !... Quel autre motif, quel motif égoïste avez-vous donc pour me tyranniser sans pitié et pour me faire souffrir ainsi ?

— Oh ! Renée, Renée ! murmura madame Sollier dont les paupières devinrent humides, vous êtes injuste et cruelle pour moi ce matin, et je ne vous reconnais plus ! Un jour viendra, pauvre enfant, et ce jour est proche, où vous reconnaîtrez que le devoir était mon seul guide et que j'aurais été bien coupable en oubliant la parole donnée, en n'accomplissant pas mon mandat jusqu'au bout !... Autant que vous, plus que vous peut-être, je déplore et je maudis les retards qui nous sont imposés, mais n'insistez plus pour aller seule à Paris... Vous le feriez en vain... Je serais inflexible... Vous ne me quitterez pas !...

Renée courba la tête et se tut. Elle semblait résignée, mais une révolte sourde envahissait tout son être ; elle protestait du fond de l'âme contre l'autorité mystérieuse qui s'imposait à elle en vertu d'un mandat sans valeur.

En ce moment on ouvrit doucement la porte, et l'une des servantes de l'hôtel passa sa tête par l'entre-bâillement.

— Madame, dit cette fille, voici monsieur le docteur...

— Qu'il soit le bien venu... répliqua la malade.

Le médecin, un petit homme à physionomie intelligente et souriante, entra dans la chambre.

— Madame et mademoiselle, fit-il en saluant les deux femmes, votre serviteur, de tout mon cœur !... Eh ! bien, ma chère malade, ajouta-t-il en s'adressant à Ursule, comment la nuit s'est-elle passée ? Avez-vous dormi d'un bon sommeil ?...

— Non, docteur, répliqua madame Sollier, j'ai eu tout la nuit des élancements douloureux... il me semble que les bandages posés sur ma cheville sont un peu trop serrés...

— Nous allons voir cela... dit le médecin. Permettez-moi de visiter la partie lésée...

— Faites, docteur...

Ursule découvrit sa jambe malade et les bandes de toile furent déroulées avec précaution. Le pied et la cheville apparurent fortement tuméfiés. De larges taches brunes et bleuâtres marbraient l'épiderme et témoignaient d'une extravasation du sang produite par la rupture des petits ligaments.

— La foulure était grave, positivement... murmura le docteur, une désarticulation complète dont la remise en place à déchiré les tissus, mais la guérison suit son cours normal, aucun accident imprévu ne se produit, et vous me voyez fort satisfait.

— Ainsi, cela va mieux ?... demanda vivement Ursule.

— Cela va très bien.

Je pourrai donc me lever aujourd'hui pendant une heure ou deux, et demain continuer mon voyage ?...

— Tu, ra, ta, ta ! s'écria le docteur avec une grimace expressive. Vous lever aujourd'hui, et demain vous remettre en route, vous comme y allez ! ! Vous feriez là de la belle besogne ! ! Gardez-vous de penser à pareille folie, chère madame ! !

Renée écoutait, anxieuse.

— Mais enfin, monsieur le docteur, balbutia-t-elle, cet état de souffrance ne peut se prolonger indéfiniment...

Le médecin auscultait d'une façon délicate, du bout des doigts la cheville gonflée, et son attouchement, quoique bien léger, causait des tressaillements de douleur à madame Sollier.

— Il faut de la patience, mademoiselle, répondit-il. Je désire que la malade quitte son lit avant huit jours au plus tôt. La moindre imprudence entraînerait des conséquences très graves.

La fille de Marguerite pâlit et leva les yeux vers le ciel. L'expression désolée de son regard n'échappa point à Ursule.

— Est-il donc impossible de tout concilier ? reprit la pauvre femme. Le mouvement m'est interdit, je comprends cela, mais en me faisant transporter sur un fauteuil jusqu'à la gare...

— N'y pensez pas ! interrompit le médecin. La jambe doit être sans cesse étendue, et pour cela la position horizontale est indispensable.

— Mais de graves intérêts m'appellent à Paris avec mademoiselle...

— Il ne peut exister d'intérêts plus graves que votre rétablissement complet...

— Un retard est funeste !...

— Une imprudence le serait plus encore et rendrait peut-être nécessaire l'amputation de la jambe...

— Dieu ! s'écria Renée, une telle menace...

— Se réaliserait vraisemblablement, mademoiselle, si mes prescriptions n'étaient pas suivies...

— Je vous prends pour juge, ma mignonne... dit Ursule. Vous avez entendu le docteur... Puis-je désobéir ?

Renée, devenu très sombre, baissa la tête et ne répondit pas. Elle pensait :

— Oh ! ma mère... ma mère... serais-je donc à tout jamais

séparée de vous ?... L'espoir de vous serrer enfin dans mes bras n'était-il donc qu'une illusion ?

Le médecin mit en place des ligatures nouvelles.

— Reste-t-il encore de la lotion avec laquelle on humecte les bandages ? demanda-t-il.

— Très peu, monsieur le docteur... dit Renée en montrant une fiole placée sur la table de nuit.

— Vous ferez remplir cette fiole...

— Sans ordonnance nouvelle ?

— Oui... Le numéro que porte l'étiquette suffira pour guider le pharmacien... Maintenant, madame et mademoiselle, prenez patience toutes deux, je ne saurais vous le répéter trop, et songez aux conséquences effrayantes de la moindre imprudence...

Le médecin sortit.

— Vous le voyez, madame Ursule, fit Renée aussitôt qu'il eut fermé la porte derrière lui, huit jours dans cette chambre et sur ce lit, et qui sait si après ces huit jours le docteur ne vous imposera pas encore une semaine de repos, avant de vous autoriser à vous remettre en route... En présence de ce retard écrasant aurez-vous la cruauté de me défendre d'aller seule à Paris ?...

— J'aurai cette cruauté, chère mignonne, puisque vous appelez ainsi le respect d'un serment et l'accomplissement d'un devoir... Vous ne me quitterez pas...

Renée fit un geste de détresse et regagna sa chambre pour y pleurer à l'aise. Pendant une partie de la journée la jeune fille se complut dans cet isolement volontaire. Elle ne franchit le seuil de la chambre d'Ursule que pour y prendre la fiole vide et la rapporter pleine de chez le pharmacien.

Madame Sollier constatait avec épouvante le chagrin croissant et l'irritation grandissante de sa pupille. Elle y voyait l'indice d'une volonté forte et tenace, et se demandait si elle ne devait point céder aux instances de la jeune fille, lui confier la lettre écrite par Robert Vallerand au notaire de la rue des Pyramides, et la laisser aller à Paris.

Mais elle se souvenait que Robert, le jour même de sa mort, avait dit en parlant de son neveu Pascal Lantier : « Il ne connaît pas l'existence de Renée, et je ne veux pas qu'il la connaisse... J'ai peur de lui ! »

Ces paroles résonnaient à son oreille comme une menace... Elle voyait Renée suivie, reconnue, entourée de pièges et de périls, incapable de soutenir la lutte et succombant misérablement. De telles pensées l'affermisssaient dans sa résolution premières.

— Il importe peu que la chère mignonne me déteste momentanément et m'accuse de cruauté, murmurai-elle alors. Ses larmes ne me toucheront point... l'avenir se chargera de les essuyer... Je tiendrai la parole donnée au mourant... Ma tâche sera finie que le jour où Renée entrera en possession de la fortune de son père...

La journée s'écoula lugubre pour les deux femmes... Renée se retira de bonne heure et se mit au lit. Sa tristesse suivait une marche progressive. La pauvre enfant en arrivait à se dire que Dieu lui refusait cette protection qu'il accorde dans sa bonté à toutes les créatures humaines.

Elle songeait aux jours paisibles de son enfance, où, n'ayant point encore l'âge de penser, elle vivait insoucieuse de l'avenir. Ah ! comme elle regrettait ces moments heureux, à tout jamais envolés lui semblait-il...

Ses souvenirs retournaient à Troyes, au pensionnat de madame Lhermitte, à sa chère ami Pauline Lambert, que peut-

être elle ne reverrait plus jamais. Puis un autre visage apparut dans sa rêverie, celui du jeune voyageur aperçu à la fenêtre de « l'Hôtel de la préfecture » et sur le chemin de l'église.

Au lieu de la calmer ce mirage rétrospectif rendit son âme plus sombre et redoubla l'oppression de son cœur. Comme toutes les jeunes filles elle avait ébauché dans son imagination le roman de l'avenir. Les lignes de ce roman s'effaçaient au milieu des ténèbres de l'heure présente.

Renée pleura longtemps et, quand elle s'endormit enfin, ce fut d'un sommeil fiévreux, peuplé de mauvais rêves. Quand l'aube blanchit au ciel du côté de l'orient, la fille de Marguerite se réveilla brisée.

Léopold Lantier n'avait point paru de tout le jour à « l'Hôtel de la Gare ». Sorti de grand matin et voulant affirmer sa profession de voyageur de commerce, il s'était rendu dans plusieurs villages des environs, flânant, fumant des cigares et se donnant l'apparence d'un homme qui brasse beaucoup d'affaires.

Rentré fort tard le soir, il se leva néanmoins bien avant l'heure du déjeuner et s'installa dans le café de l'hôtel, attendant que le facteur fit sa première distribution et apportât les journaux de Paris.

Pour tuer le temps il se fit servir une tasse de chocolat et lut les feuilles de la veille, ou tout au moins parut les lire. La porte du café s'ouvrit à neuf heures et l'employé de l'administration des postes parut avec sa boîte en cuir bouilli.

Le patron de l'établissement était installé à son comptoir, additionnant les recettes de la veille. Le facteur jeta quatre ou cinq journaux sur une table et consulta la suscription d'une enveloppe qu'il tenait à la main.

— Une lettre pour quelqu'un de l'hôtel ? demanda le patron.

— C'est ce que je regarde...

— Pour moi peut-être... dit Lantier. « Valta, voyageur de commerce... »

— Non, monsieur... répliqua le facteur, et il lut tout haut : — « Mademoiselle Renée, Hôtel de la Gare, à Maison-Rouge, Personnelle... »

— Le cousin Pascal a fidèlement exécuté sa consigne... pensa Léopold.

— Avez-vous ça ici, mademoiselle Renée ? reprit l'employé des postes.

Le patron interrogeait sa mémoire.

— Parfaitement... dit-il enfin. C'est la jeune compagne de cette pauvre dame qui s'est foulé la jambe sur le verglas, la nuit où le train de Paris est resté en détresse...

— En effet, reprit l'évadé, j'ai entendu cette dame appeler ainsi la jeune fille... une bien charmante personne...

Le facteur se retira après avoir donné la lettre à l'hôtelier. Celui-ci étudiait l'adresse à son tour.

— PERSONNELLE, en caractères longs d'un centimètre et soulignés trois fois ! fit-il avec un gros rire. Eh ! eh ! voilà qui sent le mystère, monsieur Valta !

— Ma foi, ça m'en a tout l'air... et cependant en y réfléchissant, ce peut être fort simple... La jeune fille à l'air d'une demoiselle de bonne maison... La femme qui l'accompagne ne doit être qu'une gouvernante, une sorte de dame de compagnie... Le correspondant ou la correspondante de la demoiselle a jugé à propos de mettre le mot « personnelle » afin d'éviter que la vieille n'ouvre l'enveloppe, par distraction ou par curiosité...

— Peut-être, mais elle est bigrement jolie, la petite, et cette lettre me fait l'effet d'un billet doux...

Léopold se mit à rire à son tour.

— Oui, il y a encore cela, répliqua-t-il. Si c'est comme vous paraissent le croire un amoureux mystère, il faut le respecter...

— Parbleu ! Je me demande si je dois faire monter la lettre, ou attendre que mademoiselle Renée descende... Quel est votre avis ?...

— Je vous conseille d'attendre, afin d'éviter tout impair...

— Vous avez raison... j'attendrai...

En ce moment arrivait le médecin tout grelottant, quoique emmitouflé dans une longue houppelande et dans un cache-nez volumineux.

— Bonjour, docteur... lui dit l'hôtelier, vous allez voir votre impotente ?...

— Oui, et je monte bien vite, car je suis pressé ce matin...

— Beaucoup de malades ?

— Je n'ai pas à me plaindre... Les bronchites et les pleurésies donnent d'une façon très satisfaisante...

En parlant ainsi le médecin traversait la salle et gagnait la porte de l'escalier.

— La jeune fille ne tardera pas à descendre, reprit le maître de l'établissement, et je profiterai de l'occasion pour lui glisser cette lettre en catimini...

Léopold ne répondit pas. La chose ne semblait l'intéresser en rien. Il venait de rompre la bande d'un journal et s'absorbait dans la lecture des faits-divers.

Au bout de dix minutes le docteur reparut, accompagnant Renée à laquelle il donnait quelques instructions relatives au traitement. En la voyant paraître, l'ex-réclusionnaire se servit de son journal comme d'un écran pour dissimuler sa figure.

— Vous m'avez bien compris, mademoiselle... disait le médecin. Si de vives douleurs succédaient à l'engourdissement de la cheville, vous auriez l'obligeance de desserrer un peu les bandes...

— Oui, monsieur...

— A demain, mademoiselle... Messieurs, je vous salue...

Le docteur releva le collet de sa houppelande, remonta son cache-nez jusqu'aux yeux et quitta la salle.

Renée allait sortir derrière lui. Le patron l'arrêta. Il venait de prendre l'enveloppe placée sur son comptoir et il dit :

— Mademoiselle, un mot s'il vous plaît...

La jeune fille s'arrêta et se retourna.

— C'est une lettre que le facteur vient d'apporter à l'instant pour vous... continua l'hôtelier.

— Une lettre pour moi ! fit Renée avec étonnement.

— Voyez l'adresse : « Mademoiselle Renée, à l'hôtel de la Gare, à Maison-Rouge. »

— C'est bien mon nom, mais il me paraît impossible que cette lettre me soit destinée...

— Pourquoi donc ?

— Personne ne sait que je suis ici, retenue par l'accident arrivé à madame Ursule.. Personne ne peut donc m'écrire...

— Il paraît que si, puisque vous êtes la seule demoiselle Renée logeant à l'hôtel de la Gare... L'enveloppe porte cette mention : « Personnelle... » Votre correspondant tient donc à ce que sa lettre soit remise à vous-même, en mains propres, et non à la dame qui vous accompagne... Je vous assure que c'est bien pour vous...

Renée, anxieuse et rougissante, regarda l'adresse.

— Je ne connais pas cette écriture... fit-elle ensuite.

— Ça ne prouve rien.

— D'où vient cette lettre ?...

— On peut le savoir par le timbre de la poste... répondit le patron, et il ajouta, après examen. Elle vient de Paris...

— De Paris ! répéta la fille de Marguerite de plus en plus intriguée.

Léopold pensait :

— Sapristi, prends donc l'épître et ne nous fais pas poser comme ça, petite pécore !

— Enfin, mademoiselle, poursuivit l'hôtelier, vous avez certainement le droit de décaçheter une lettre qui porte votre nom. Assurez-vous donc, en la lisant, que son contenu vous intéresse, et vous en serez quitte pour me la rendre s'il y a quelque erreur...

— Eh bien ! monsieur, c'est cela...

Renée mit l'enveloppe dans sa poche, s'inclina et sortit.

— Enfin ! murmura Lantier.

— J'ai cru que la demoiselle n'en finirait pas de se faire prier ! s'écria le patron en riant.

— Dame !... cette enfant est un peu naïve...

— A moins qu'elle ne soit très roublarde...

— C'est ma foi bien possible...

Puis Léopold parut se plonger dans son journal, mais au lieu de lire il se disait :

— Présentement il faut attendre le résultat de mon invention.. L'hameçon est bien amorcé... la petite ne pourra guère s'empêcher d'y mordre... Partira-t-elle ou ne partira-t-elle pas?... voilà le « hic ! » Je ne quitterai point le café de toute la journée... j'enfermerai mon observatoire...

Renée se rendait chez le pharmacien avec l'ordonnance du docteur, mais elle avait hâte d'être de retour. La lettre mystérieuse qu'elle sentait dans sa poche lui donnait la fièvre.

— Est-ce une méprise ? se demandait-elle. Est-il possible que ce soit bien à moi qu'on écrive ? Qui m'écrirait et qu'aurait-on à me dire ? Dans un instant je le saurai... Faut-il apprendre à ma madame Ursule... que j'ai reçu cette lettre ? Il me semble que non... Le mot « personnelle » tracé sur l'enveloppe indique que la destinataire, quelle qu'elle soit, doit seule en connaître, le contenu... je ne parlerai pas !... Mais combien tout ceci est étrange ! Ne sortirai-je jamais du mystère qui plane autour de moi ?...

Le liniment selon la formule fut vite préparé et Renée regagna l'hôtel. Depuis la veille elle se tenait sur la réserve avec madame Sollier et ne lui adressait que de rares paroles, du ton le plus poli mais en même temps le plus glacial. Elle ne pardonnait point à Ursule l'obstination de son refus quand elle la suppliait de la laisser aller seule à Paris.

La pauvre femme sentait l'affection de Renée se détourner d'elle, et elle en souffrait cruellement, mais elle aimait mieux souffrir que de transiger avec sa conscience et de manquer à la parole donnée. Après avoir humecté de liniment les bandes qui comprimaient la cheville de madame Sollier, la fille de Marguerite se retira dans sa chambre. Là elle était sûre de ne point être dérangée.

Elle prit la lettre et la regarda d'un œil inquiet. Un tremblement nerveux agitait ses mains, une sorte d'oppression rendait sa respiration difficile. Au moment de déchirer l'enveloppe elle s'arrêta :

— J'ai peur... murmura-t-elle ; il me semble que quelque chose d'étrange va s'échapper de cette lettre... Si je ne lisais pas.

Après quelques secondes elle poursuivit :

— Allons donc ! C'est peut-être le mot de ma destinée que je vais connaître... Reculer serait lâche... il faut savoir...

Vivement, pour s'éviter toute indécision nouvelle, elle ouvrit l'enveloppe, déploya la feuille de papier qu'elle contenait, chercha la signature, et au lieu d'un nom trouva ces mots : UN AMI DE VOTRE MÈRE.

En les lisant la fille de Marguerite reçut en plein cœur une commotion violente.

— Un ami de ma mère, balbutia-elle. On va me parler de ma mère... Et moi qui refusais d'accepter cette lettre... et moi qu'épouvantait la pensée de l'ouvrir... J'étais folle !...

Elle dévora les lignes suivantes, démontrant selon vous jusqu'à l'évidence que Léopold Lantier, leur auteur, aurait obtenu quelque succès à l'époque déjà lointaine où le mélodrame « vieux jeu » fleurissait au boulevard du Temple :

« Pauvre chère enfant abandonnée.

» Grâce à la mort de l'homme qui pendant vingt ans a fait de votre sainte mère une martyre, le moment de connaître votre naissance est enfin venu !...

» Cet homme égoïste et sans âme, qui vous cachait à tous les regards, sans la providence, et sans l'amour maternel qui veillait sur vous de loin...

» Votre mère, au milieu des larmes intarissables et des souffrances noblement supportées, attendait, confiante en Dieu, l'heure bénie où elle pourrait enfin vous appeler près d'elle. Cette heure a sonné !

» La femme sous la garde, ou plutôt sous la domination de qui vous vous trouvez, obéit à une consigne donnée par celui dont la mort vous rend libre... Elle ne répond pas à vos questions concernant votre mère, il lui est défendu d'y répondre, elle n'y répondra jamais... Lorsqu'elle vous promet de prochaines révélations, elle vous trompe... C'est d'ailleurs que la lumière viendra dessiller vos yeux.

» Des motifs graves, impérieux, tout-puissants, que vous ne tarderez pas à connaître, empêchant votre mère d'aller à vous, mais elle vous attend, les bras ouverts et le cœur débordant de tendresse.

» Vous ne ferez pas languir plus longtemps, n'est-ce pas, la noble créature qui ne vit que pour vous, et à qui la pensée et l'espérance de vous presser contre sa poitrine ont seules donné la force et le courage de lutter et de souffrir ?...

» Vous quitterez sans qu'elle s'en doute l'hypocrite créature dont les semblants d'affections vous ont jusqu'à présent abusée, et qui vous conduit à Paris, non pour vous rendre à votre mère, mais pour vous confier dans un de ces couvents austères dont les portes une fois fermées sur une recluse ne se rouvrent jamais !...

» Heureusement pour vous, l'accident providentiel qui la condamne à l'immobilité sur un lit d'auberge ne lui a point permis d'accomplir son projet, d'obéir jusqu'au bout à la consigne imposée par le mort !

» Il vous sera facile d'échapper à la surveillance criminelle qui n'existe plus en ce moment. Quittez demain l'hôtel ; prenez le train qui passe à Maison-Rouge à huit heures cinq minutes du soir. Vous arriverez à Paris à onze heures.

» Celui qui vous écrit vous attendra à la gare. Il vous connaît de vue ; il ira droit à vous et vous dira :

» — C'est moi qui viens de la part de votre mère.

» Vous le suivrez et il vous conduira dans les bras de celle dont le cœur ne bat que pour vous et dont la vie vous sera consacrée désormais...

« Ayez confiance en l'avenir, pauvre orphelin abandonné, essuyez vos yeux, apprenez le sourire à vos lèvres, vos douleurs sont finies, vos joies vont commencer... »

« A bientôt... à demain !... Elle attend ! »

« UN AMI DE VOTRE MÈRE ! »

Renée avait lu jusqu'au bout. De grosses larmes roulaient sur ses joues, mais ces larmes n'avaient point d'amertume.

— Ma mère !... ma mère ! balbutia la fille de Marguerite. Ma mère ! est vivante... Elle m'appelle... Elle m'attend... Ah ! que je suis heureuse...

Et l'enfant, brisée par l'émotion, se laissa tomber sur un siège. Au bout d'un instant elle reprit :

— Ainsi ma mère veillait sur moi de loin, dans la souffrance et dans les pleurs, martyr de cet homme qui semblait m'entourer d'affection, et qui me retenait captif pour m'empêcher d'embrasser ma mère... Et cette Ursule, quand je l'interrogeais, n'a jamais voulu me répondre... Elle a refusé sans pitié de m'apprendre le secret de ma vie !... Je sentais bien, moi, que Dieu ne pouvait m'abandonner et que je reverrais ma mère... Oui, je fuirai cette femme, et sans hésiter j'irai seule au rendez-vous que me donne l'amour maternel...

Le sentiment filial que la lettre de Léopold Lantier surexcitait dans le cœur de Renée la grisait et l'aveuglait. Son inexpérience de la vie, sa naïveté presque enfantine, ne lui permettaient point de deviner le piège. Les phrases sonores et creuses qu'elle avait sous les yeux la remuaient jusqu'au fond de l'âme.

Aucun doute n'effleurait sa pensée. Robert et madame Ursule étaient pour elle des ennemis qui voulaient, dans un but inconnu, la séparer de sa mère. Après quelques minutes données à l'attendrissement, Renée recommença sa lecture.

— Que de patience et que de dévouement ! se disait-elle. Depuis dix neuf ans ma mère me suivait dans l'ombre, attendant l'heure de la délivrance !... Quel courage il lui a fallu pour ne pas venir à moi et me crier : « Tu es ma fille ! » Cette patience, ce dévouement, ce courage, auront leur récompense !... Ah ! comme je vais l'aimer, ma mère !

Renée ne pleurait plus. Cette enfant, qui semblait si timide et si craintive, sentait ses forces grandir et sa volonté s'affirmer. Elle n'hésita pas. Sa résolution était prise.

— J'ai de l'argent, pensait-elle, beaucoup plus qu'il n'en faut pour aller à Paris... Je consulterai un « Indicateur des chemins de fer » et je verrai si les heures de départ qu'on m'indique sont exactes... mais, d'ici au moment de ma fuite, il me faut du calme... Ursule ne doit point deviner mon projet... elle trouverait sans doute moyen de l'entraver... Ah ! Pauline avait raison de me dire que le bonheur m'attendait à Paris, puisque c'est à Paris, que j'embrasserai ma mère !

Le nom de Pauline Lambert, venu sur les lèvres de Renée évoqua dans sa mémoire un souvenir. Elle pensa au jeune voyageur de « l'Hôtel de la préfecture, » et elle murmura. Qui sait si je ne le reverrai pas à Paris, lui aussi...

La fille de Marguerite essuya ses yeux humides, cacha la lettre qui venait de lui causer tant d'émotion et tant de joie et commanda à son cœur d'apaiser ses battements, à son visage d'exprimer le calme.

Une servante vint lui annoncer que le déjeuner était servi dans la chambre de madame Sollier. Elle s'y rendit et joua son rôle assez habilement pour ne faire naître aucune défiance dans l'esprit de la pauvre Ursule.

Aussitôt après le repas, Renée prétextait quelque fatigue

pour rentrer chez elle. La servante achevait de mettre tout en ordre. Au moment de se retirer, elle demanda :

— Mademoiselle n'a besoin de rien ?...

— Je voudrais consulter un « Indicateur des chemins de fer... »

— C'est bien facile... Nous en avons un au café, pour les voyageurs... Je vais aller le chercher...

— Vous me le montrerez ici, dans ma chambre, et vous ne le donnerez qu'à moi...

— Oui, mademoiselle...

Sans perdre une minute la servante descendit, gagna la salle du café où Léopold continuait à lire les journaux, et se mit à fureter sur les tables.

— Que cherchez-vous ? lui demanda le patron.

— « L'Indicateur, » monsieur.

— Et que diable en voulez-vous faire ?...

— Monsieur, c'est pour la demoiselle du premier... elle en a besoin...

— Bien... bien...

Lantier ne perdit pas un mot de ce dialogue.

Son visage s'éclaira.

— On réclame « l'Indicateur... » fit-il, le voilà...

— Merci, monsieur...

Et la servante disparut, emportant la brochure.

— Allons, allons, tout va bien ! pensa Léopold. Puisque la petite veut consulter « l'Indicateur, » c'est que l'épître a produit son effet. J'avais soigné mon style et j'ai pincé la corde sensible... Ma cousine de la main gauche tient à s'assurer que l'heure du train indiquée par « l'ami de sa mère » est exacte... Demain soir elle lâchera carrément la dame Ursule... Ça marche ! ça marche ! Tout à l'heure je ferai causer la servante...

Ses savons déjà que les conjectures de l'ex-révolutionnaire, conjectures basées sur des déductions logiques, étaient absolument conformes à la vérité.

Renée prit « l'Itinéraire » et dit à voix basse :

— Attendez un moment, je vous prie.

La jeune fille ouvrit vivement le livret Chaix et le feuilleta, mais, n'ayant point l'habitude de s'en servir, elle allait de page en page sans découvrir ce qu'elle cherchait.

Son désappointement et son impatience étaient visibles.

— Mademoiselle ne trouve pas ? demanda la domestique.

— Non...

— Qu'est-ce que mademoiselle voudrait savoir ?

— L'heure des trains qui passent à Maison-Rouge en se dirigeant vers Paris.

— C'est très facile... Je sais comment il faut s'y prendre...

Il y a au commencement une table alphabétique des stations, et en face de chacune le numéro de la page que l'on doit consulter pour savoir les heures et les prix...

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1832 — (No. 141.)

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1832) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00, six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés qui sont endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même le compte complet (broché) de l'année 1831, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & Cie, Éditeurs,
Ste-Thérèse, Montréal
Boite 1086, Bureau de Poste.